

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, Abonnement à l'Album mensuel, etc.

UN MOT SUR LE COMTÉ DE RIMOUSKI.

Le comté de Rimouski est cette vaste étendue de terrain qui touche d'un côté au comté de Kamouraska, de l'autre à ceux de Gaspé et de Bonaventure, et s'étend au sud jusqu'à l'État du Maine, n'ayant d'autre borne au nord que les eaux du grand fleuve. Rimouski forme donc un territoire d'environ cinquante lieues de front sur une profondeur moyenne d'environ douze lieues.

ASPECT GÉNÉRAL.

L'aspect général de ce comté comme de tout le pays en bas de Québec présente, sur le fleuve, une suite non interrompue de baies, d'anses et de pointes; mais toujours diversifiée tantôt par la vue d'une île, d'une presqu'île, de l'embouchure d'une rivière; tantôt c'est un raseau, un promontoire ou une belle plage, d'autres fois ce sont des falaises ou des dunes, ou bien un rocher nu ou une colline flanquée d'arbres; dans un endroit c'est deux lieues de très hautes montagnes taillées à pic et contre le pied desquelles la mer vient briser sa fureur. Une foule d'oiseaux de la famille des palmipèdes traversent les baies, franchissent les pointes, habitent les rochers, se réunissent en troupes innombrables et semblent former par leurs évolutions une danse autour des vaisseaux qui les forcent à ouvrir leurs rangs; les moineaux et goélands, les plongeurs, les perçonnets de mer, les hirondelles, les péterles, les kakouais, toutes les espèces de canards, l'outarde, la bernache, puis dans le fond d'une anse solitaire le triste héron et toute la tribu des échassiers. On connaît l'innombrable variété d'habitants des eaux de cette partie du St. Laurent depuis les baleines jusqu'à l'huître; bien des fois vous apercevez se jouer au large d'énormes gibards ou dauphins, plus près de vous les moutons tour à tour apparaissent et disparaissent dans les ondes, et sur les roches au bord de la mer vous entendez grogner les loup-marins qui se chauffent au soleil. Souvent vous voyez à quelque distance du rivage des berges occupées à la pêche de la morue et du flottage, ou de légers canots chassant aux pourries, qui réunies en troupes ressemblent à des hrebis noires qui bondiraient au milieu des hautes herbes d'une prairie. Quelquefois sur une plage sablonneuse vous jouissez du spectacle singulier connu sous le nom de "roulis des raplans." Ces petits poissons de la famille des harengs apparaissent en juin et juillet; ils approchent en nombre incalculable des bords de la mer et se poussent par les vagues dont ils semblent faire partie, ils sont jetés par milliers sur le sable où ils demeurent à sec jusqu'à ce qu'une autre lame vienne les reprendre et les remettre à flot; c'est un spectacle charmant que de voir flotter ces gentils animaux dont les écailles prennent au soleil les différentes couleurs du prisme. On s'en saisit avec des filets armés d'un manche et que l'on nomme sallaardes; leur principal usage est comme engrais de la terre sur laquelle on en étend une couche. Joignez à tout cela l'air frais de la mer, qui nous apporte les émanations odoriférantes des algues marines et vous

auriez une faible idée du spectacle que présentent les bords du St. Laurent par une belle journée d'été dans cette partie de notre aimé Canada.

La plus grande part de l'intérieur de ce vaste comté est encore couverte de forêts primitives où le pin, ce chef des bois, balance dans les airs sa chevelure épaisse, où l'érable s'élève attendre qu'on ouvre sa veine; les bois les plus communs ensuite sont le sapin, l'épinette, le hêtre, le cèdre, le peuplier, le bouleau, l'orme, le frêne, le saule, le merisier, le sycamore, le tremble à la feuille miroitante et toutes les espèces de buissons et arbres fruitiers sauvages, le noisetier, la ronce, le painbino, le maseoabina; le chêne est peu commun. Le tapis qui enveloppe le pied de cette immense collonnade est détrempé de quatre-temps, de bluets, de fraises de genièvre. Ces bois sont entrecoupés de rivières et de lacs autour desquels sont des prairies, où les soirées d'été, on entend mugir le caribou qui va au bord des eaux prendre ses joyeux ébats, se plonger dans l'onde pour rafraîchir sa peau devenue brûlante par la piqure des moustiques. Des montagnes, dont plusieurs sont les plus hautes de tout le pays, forment des chaînes dont la direction s'est déterminée plus loin. Ces forêts sont peuplées de toutes les espèces d'animaux connus en Canada, parmi lesquelles n'oubliez pas le magnifique orignal et l'intéressant Castor, et sillonnées de chemins de châtiers et de chemins de plaques faits par les chasseurs. Rien de plus propre à donner une idée de la désolation que les restes d'un châtier, les troncs mutilés des arbres et les branches amoncelées, les jeunes pousses étouffées sous ces débris, le sol devenu humide et tremblant faute d'issue pour l'eau des neiges et des pluies, et au milieu de tout cela quelques gigantesques cadavres de pins restés là debout au milieu des ruines pour attester de la splendeur première de ces lieux.

De distance en distance sur les chemins de plaques, on rencontre les cabanes des chasseurs; près de la porte s'y trouve toujours du bois pour une nuit, laissé là pour servir de secours au chasseur attardé; durant l'hiver si le chemin est fréquent, on y trouve aussi des provisions, consistant en lièvres et perdrix, renfermés dans un bout de tronc d'arbre grossièrement paré des hares pour les mettre à l'abri des carnivores. Quelquefois on voit sur des arbres séchés de vieilles plaques incrustées de mousse, sans doute de la main des premiers sauvages. Aux bords des grands lacs, on rencontre souvent les restes d'anciennes boucaneries avec leurs échafauds pour les canots où les chasseurs venaient autrefois darder le saumon et fumer l'original.

La plupart des rivières sont navigables pour des pirogues dans la plus grande partie de leur cours; aussi à l'endroit des chutes et des gros rapides existe-t-il des portages ouverts avant la découverte pour la plupart. Au moyen de ces portages et des lacs et rivières on peut parcourir en canot tout l'intérieur de Gaspé, Bonaventure et Rimouski, venir au fleuve à presque toutes les paroisses et reprendre les bois dans la direction qui nous peut accommoder.

On distingue ici et je crois, dans toute la val-

lées du St. Laurent, deux chaînes de montagnes au Sud du fleuve; deux chaînes semblables existent au Nord du lit du St. Laurent. Ces montagnes courent de l'Est-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest. Les deux bandes extérieures dont celle du Sud forme la chaîne des Allégany, et celle du Nord n'a pas, que je sache, encore reçu de nom, ont dû être le résultat du premier soulèvement qui a réperé la vallée du St. Laurent du territoire de la Baie d'Hudson, au Nord, et de reste de l'Amérique Septentrionale, au Sud. A l'époque de ce premier soulèvement la vallée du fleuve devait former une grande mer, comme le prouvent les fossiles cétaécens et les plantes marines recouvertes d'inscriptions bythiques dont la tradition nous a enseigné l'existence et que l'exploration nous démontre tous les jours d'une manière plus certaine. Un nouveau soulèvement a partagé cette vaste mer en trois bassins secondaires, divisés par les secondes chaînes de montagnes, les Laurentides au Nord et la chaîne des Monts Commis au Sud; l'un de ces bassins est le lit même du fleuve, et les deux autres sont les vallées, sources de ces tributaires. Dans la partie supérieure du pays, ces caractères sont moins tranchés, des soulèvements latéraux ont pu d'ailleurs établir des communications qui maintenant formeraient des plateaux communs aux sources du St. Laurent et du Mississipi.

Je reviens aux montagnes du comté de Rimouski. Les premières montagnes du comté qui appartiennent à la chaîne des Allégany, sont les monts Chicchaks qui se trouvent à la hauteur du cap Chat à peu près; leur hauteur est évaluée à quatre mille pieds au moins, ils sont à environ dix lieues du fleuve et cette distance se maintient presque partout la même pour les Allégany qui, à partir des Chicchaks prennent leur course vers le sud-ouest par une ligne à peu près droite jusqu'au lac Métapédia où ils doivent vers le sud pour revenir au mont grand Néget reprendre leur direction première après avoir formé dans cette déviation un demi-cercle dont le rayon peut avoir cinq lieues; le point culminant de cette déviation est le Mont Mexigonigés d'une hauteur approchant de deux mille pieds. A la hauteur de Rimouski et en partant des Chicchaks sur le sommet desquels se voit un lac, les Allégany se dirigent au nord, puis tournent brusquement au sud-ouest, ils passent à la tête du lac Témisconata, au-delà duquel ils forment deux zigzags circonscrivant deux vallées resserrées dont l'une appartient au St. Laurent et l'autre à la rivière St. Jean. De ce point les Allégany se portent vers le sud et laissent le comté de Rimouski dans cette direction.

Venons-en à cette seconde chaîne de montagnes qui bordent le fleuve et que j'appellerai les monts Commis, parce que le mont Commis en est le point le plus élevé et ces monts semblent commis à la garde des vaisseaux dont ils servent à diriger la marche, la hauteur moyenne de ces montagnes est de cinq-cents pieds, celle des Allégany étant de mille cinq-cents pieds. Du Cap-Chat les monts Commis tournent au sud-ouest et présentent à la hauteur des Méchins une anfractuosité dans laquelle coulent

deux rivières, de là elles rejoignent le fleuve qu'elles ne laissent qu'au Cap de la Baleine pour reprendre leur direction vers le sud-ouest, direction qu'elles conservent jusqu'au Bic, n'étant éloignées du fleuve que de quatre lieues dans le point de leur plus grand éloignement qui est le mont Commis, haut d'environ deux mille pieds et situé vis-à-vis l'anse aux Ccques. Du Bic, les monts Commis suivent le fleuve jusqu'aux Trois-Pièces d'où ils laissent le fleuve pour ne le reprendre que dans les montagnes de St. André. On voit que la ligne onduleuse des monts Commis est en parallélisme avec celle des Monts Allégany.

Ces montagnes présentent tantôt des coulées aux Croupes arrondies, et tantôt des escarpements taillés à pic dans le roc, qui livrent passage aux rivières qui vont porter au St. Laurent le tribut des eaux d'un nombre infini de lacs. Il est facile de voir que les îles si nombreuses dans cette partie du St. Laurent ne sont que des groupes latéraux se rattachant à la chaîne des monts Commis. La vallée maintenant cultivée qui s'étend des monts Commis au fleuve est formée de terrains d'alluvions récents présentant des cailloux roulés, des blocs erratiques, des fossiles marins. Un grand nombre de caps rattachés à la terre ferme ont dû, à une époque très rapprochée de nous, former des îles, et un grand nombre d'îles seront probablement dans un tems à venir réunies aux campagnes maintenant habitées. Cet empiètement se fait d'une manière visible et c'est une des causes du renouvellement successif vers le golphe des espèces animales qui habitent les eaux. Les dépôts sont d'autant plus anciens qu'on remonte le fleuve.

Dans une fouille faite au Domaine de Kamouraska dans un but d'économie rurale, il a été trouvé à une profondeur de quinze pieds au milieu d'une couche de grès marin un dépôt de coquilles bivalves et de limaces dont les espèces existent encore vivantes à Rimouski; il est certain que si on eût continué les fouilles on eût rencontré les fossiles cétaécens dont on voit des couches abondantes dans Ste. Flavie à une profondeur de cinq pieds.

Il existe un fossil énorme de baleine sur le sommet du Mont-Commis; et sur la tête duquel les chasseurs ont souvent pris leurs repas. Un autre se voit au pied du Mont-Chicchaks dans les Allégany.

Les éléments essentiels qui prédominent dans la constitution Géologique de ce comté sont le calcaire, le quartz et le mica; et les roches les plus communes sont les roches cristallines, micassées, argileuses et les conglomérats.

DU SOL ET DU CLIMAT.

La couche sur laquelle repose nos campagnes étant formée de terrains d'alluvions devrait être très fertile, le principe admis que le sol le meilleur est celui dont les éléments sont les plus variés et qui présente un mélange uniforme des matières organiques et inorganiques. C'est aussi ce qui a lieu; le terrain est généralement excellent, bien que différent pour ainsi dire, à chaque pas. Il est naturel de penser que dans des régions si tourmentées bien des endroits sont rendus stériles par les déchirements du sol,

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

LE MARQUILLIER.

(Suite.)

VIII.

CE QUI NE POUVAIT MANQUER D'ARRIVER

Le comte fut bientôt à même de juger de la tagesse des observations du vieux soldat. A peine devenu comtesse d'Harleville, Cécile de Mennecy ne dissimula plus ses penchants et son humeur; le poisson était pris dans la nasse, qu'avait-elle besoin de se donner la peine de dissimuler? Le colonel aimait par-dessus tout la vie intérieure, les délassements paisibles; la comtesse au contraire, ne rêvait que luxe, plaisirs bruyants et dispendieux; elle ne vivait que pour le monde, et ne pouvant exister que dans le monde. Ne s'occupant nullement des soins domestiques qu'exigent une tenue de maison, elle passait son temps dans les assemblées, dans les bals, dans les fêtes que s'empressait de lui offrir à l'envie les riches propriétaires et les nobles familles des environs de Mennecy; son mari, en homme sage et prudent, essaya d'abord de lui faire quelques douces remontrances, elle s'en moqua; il voulut parler en maître, elle le traita d'homme ridicule. Trop bien élevé pour

employer les moyens violents, le malheureux laissa la rébellion prendre une nouvelle puissance dans son intérieur; il se contenta de gémir en silence, et de venir se consoler auprès du grognard, son ami, qui lui disait avec une profonde tristesse:

—Ne vous l'avais-je pas dit, mon colonel? Maintenant que le vin est tiré, il faut le boire. Allons! du courage et de la résignation; laissez glisser le vent sur les toiles, et figurez-vous, pour le moment, que vous faite une nouvelle retraite de Moskow, en prouvant qu'un brave officier tel que vous sait affronter tous les périls même celui du mariage; voilà la chose!

—Tu en parles bien à ton aise, toi! répliquait le comte, parce que tu as trouvé dans ta femme une bonne créature....

—C'est vrai, mon colonel, que je n'ai pas lieu de me plaindre de Lucienne; elle est subordonnée, elle veille au grain et ne bronche pas plus que la vieille guérite collée à l'entrée du quartier de l'École-Militaire. Si j'avais rencontré une femme indisciplinée, soyez persuadés d'une chose: c'est que je lui eusse fait emboîter le pas un peu vivement, et que, si cela n'avait pas suffi, je lui eusse essuyé les taches de son casaque avec une serviette de bois; voilà la chose!

—Soit; mais moi, dans ma position, je ne puis employer de semblables moyens: que dirait-on si je me posais en Othello?

—Othello!... mon colonel! fit le grognard en levant les yeux au ciel, comme pour rappeler ses souvenirs.... Connais pas!... A quel bataillon appartenait-il?

—C'est, dit le comte, qui ne put s'empêcher de sourire de la naïveté du vieux soldat, le principal personnage d'une tragédie que vraisemblablement tu n'as jamais vu représenter. Par Othello, j'ai voulu dire un jaloux, et rien n'est plus ridicule au yeux du monde.

—Ah! le monde!... Voilà le grand mot

lâché!... Eh! morbleu! mon colonel, moquez-vous du monde et du qu'en dira-t-on! Votre honneur n'est pas placé si bas qu'on puisse l'attaquer dans les incertitudes d'une femme: un homme tel que vous n'est pas à la merci des caprices d'une... coquette!

Ces consolations un peu rustiques n'appartenaient pas un grand soulagement aux peines du comte, qui, comparant sa position conjugale à celle du grognard, trouvait que l'avantage était tout entier du côté de ce dernier.

En effet, Lucienne était une femme admirable pour son mari; s'acquittant avec exactitude, et presque avec amour, de tous ses devoirs, elle était laborieuse et économe, et doublait les revenus de sa petite ferme par son esprit d'ordre et d'entente. Grâce à elle, Bourguignon vit augmenter chaque année son patrimoine; le prix de sa maison était entièrement payé, et la vente des productions de son clos, joint aux 6,000 francs que la fille du père Guillerot lui avait apportés en dot, et qu'il avait placés en rente sur l'État, pour ne pas altérer le capital, leur donnait une sorte d'aisance. En ajoutant à ce revenu la modique pension de 140 fr. dont jouissait le grognard et les 250 fr. de dotation de sa croix, il était facile à M. et Mme Bourguignon de faire une certaine figure dans le pays.

Là ne s'arrêta pas le bonheur domestique du sergent: sa femme le rendit père d'une petite fille que le comte d'Harleville et mademoiselle de Saint-Ange, cette demoiselle de compagnie de la marquise, nommèrent Euphrasie et tinrent sur les fonts baptismaux. De son côté, la comtesse d'Harleville avait déjà donné deux enfants à son mari, un garçon et une fille, que la vieille marquise appela Contrand et Blanche. C'était un spectacle attendrissant de voir le comte venir avec ses deux petits enfants, sous la tonnelle du grognard, se mêler à leurs jeux, se rouler avec eux sur le gazon, pousser des cris et se livrer aux plaisirs innocents de leur âge. A

quatre ans la petite Euphrasie sembla faire les honneurs de la maison de son père, et ces trois enfants apprirent ainsi à s'aimer en vivant sous le niveau de l'égalité.

Cependant le comte était profondément affecté de la manière de vivre de sa femme.—Si je n'avais point mes deux enfants à élever, disait-il souvent au grognard, j'irais me faire tuer dans l'Amérique espagnole ou en Grèce;—mais ces pauvres petits êtres ont besoin de moi, et si je n'étais pas là pour mettre une digue aux profusions de leur mère, ils n'auraient un jour, pour toute fortune, que l'épée et le nom de leur père. Ah! mon cher Dolafé! ajoutait-il tristement, que n'ai-je suivi tes conseils? pourquoi me suis-je marié!

—Allons, mon colonel, répliquait le vieux soldat, vous répétez toujours la même chanson! changez donc votre répertoire; ce qui est fait est fait. On ne doit songer au remède que lorsque le mal commença, et puisqu'il n'y a pas de guérison possible à votre infirmité, prenez votre parti en brave, et vivez avec vos enfants et pour vos enfants! Je ne sors pas de là, moi, voilà la chose.

La marquise de Mennecy n'avait pas été la dernière à s'apercevoir des chagrins de son neveu, et à deviner la cause des orages qui délaçaient de temps en temps dans l'intérieur de leur ménage. Elle s'était efforcée de rappeler sa fille à une observance plus rigoureuse de ses devoirs d'épouse et de mère; ses tentatives avaient été vaines, ses conseils superflus: la comtesse avait repoussé avec morgue, avec dureté les sages représentations de sa mère; elle avait même été jusqu'à lui déclarer positivement qu'elle entendait être libre de ses actions et exemptée de tout contrôle: Si elle avait su secouer le joug d'un époux difficile à vivre, ajoutait-elle, ce n'était pas pour subir le sien.

Des réponses si épres et si dénaturées arrachaient à la marquise des larmes de désespoir;

elle n'osait plus récriminer. Cachant soigneusement à ses intimes, même à l'abbé Caffoux et au vicomte de la Pannetière, les plaies de son âme, elle ne s'ouvrait qu'à la seule mademoiselle de Saint-Ange, dans le sein de laquelle elle déposait ses douleurs maternelles. La charitable amie essayait bien d'étendre un baume salutaire sur ses profondes blessures, elle s'engageait à prier pour puiser des forces dans le sein de Dieu; mais que peuvent les prières et les exhortations contre d'aussi amères déceptions!

La marquise de Mennecy finit par succomber, au bout de six ans de tortures domestiques, à cet onir qu'elle s'était créé autour d'elle. Elle mourut en détestant la pensée qu'elle avait eue d'unir son neveu à la femme dont elle rougissait presque d'être la mère. Après avoir béni ses petits-enfants, elle avait fait promettre à mademoiselle de Saint-Ange de ne point abandonner le comte d'Harleville, et de veiller surtout sur Contrand et sur Blanche, qui n'avaient de mère qu'aux yeux du monde. Mademoiselle de Saint-Ange promit à son amie expirante d'accomplir ce vœu et de se consacrer entièrement à l'éducation de ces deux chères créatures.

La mort de la marquise vint porter un nouveau coup au comte. Il pleura sincèrement cette excellente parente qui, sans le vouloir avait rivé ses fers. Il ne songea qu'aux intentions si louables de la marquise, sans penser au fatal résultat de sa tendresse pour lui, et ce fut en fils désoigné, bien plus qu'en héritier, qu'il accompagna sa tante jusqu'à sa dernière demeure. Ce fut cependant, tempéré un peu de douleur, fut d'acquiescer le dévouement de mademoiselle de Saint-Ange, et la coopération tutélaire que cette noble demoiselle allait lui prêter.

Moins d'un an après la mort de sa mère, la comtesse d'Harleville redoubla d'excentricité dans sa conduite. Elle ne songea plus de se tenir à l'écart, elle se mêla à toutes les fêtes, et tout c'était des parties de chasse; principalement